

PRÉSENTATION

Il y aura sans doute un lecteur pour poser avec étonnement cette question : d'où vient que ce livre, créé au XV^e siècle en langue chinoise et livré au public du temps en caractères chinois¹, nous est présenté comme faisant partie de la littérature coréenne ? La réponse est complexe. Schématisons : d'abord l'auteur était coréen ; ensuite les histoires racontées se passent en Corée, avec des personnages coréens portant des noms coréens, habitant la péninsule coréenne et baignant dans une civilisation d'allure coréenne ; enfin, si un homme de lettres coréen et coréanophone de l'époque voulait écrire, il n'avait pas d'autre moyen que de recourir au chinois, langue de culture, tout comme en France un Parisien du X^e siècle aurait dû faire appel au latin.

Regardons cela de plus près. On sait que le roi Sejong-le-Grand a promulgué en 1446 une écriture propre au coréen, le hangeul, grâce à laquelle il souhaitait alphabétiser son peuple ; mais l'opposition des mandarins conservateurs jaloux de leur compétence et d'une Cour qui préférait garder le peuple illettré obtint de son successeur une interdiction officielle qui dura jusqu'à la fin

du XIX^e siècle ; l'écriture nouvelle se maintint à travers ce qu'il est convenu d'appeler une « littérature féminine ». Le recours à certains hanja commodes dans les journaux n'a d'ailleurs cessé qu'au cours des années 1990 et leur enseignement n'a plus été obligatoire (actuellement leur enseignement dans l'Éducation nationale du collège au lycée est limité à 1800 caractères).

Rien de surprenant, donc, à ce que le livre appelé en coréen Geumosinhwa — autrement dit Nouvelles Histoires de Geumo — soit un recueil de récits écrits en sino-grammes² par un homme de lettres coréen du début de la dynastie Joseon (1392-1910). Cet auteur, Kim Shi-seup (1435-1493) est également connu sous son nom de plume de Maewoldang, c'est-à-dire poétiquement « Abricotier sous la Lune ». Il est renommé non seulement pour ses poèmes et ses œuvres en prose, mais aussi pour son érudition en culture et en littérature chinoises classiques ainsi qu'en doctrines confucéenne et taoïste. Enfant prodige, ayant commencé très jeune sa formation de lettré, il a fini au gré des tourmentes politiques de son époque par dériver du confucianisme au bouddhisme, si bien qu'il est mort retiré du monde dans un temple de province.

Aujourd'hui en Corée, la littérature en hanja — dite hanmunhak — forme une section à part dans les départements de littérature coréenne, indépendante des études traitant de la littérature classique ou contemporaine écrite en coréen et en hangeul. Dès lors, chargés de traduire cet ouvrage en français, nous avons d'abord dû choisir un texte parmi les versions de Geumosinhwa en coréen moderne dues aux spécialistes de hanmunhak. Deux versions se sont imposées en dernier choix : l'une savante, due

à M. Sim Gyeong-ho, l'autre due à Mme. Kim Kyungmi⁴. La première offre d'abondantes notes érudites concernant la culture chinoise classique qui sert d'arrière-plan à ces histoires —, par exemple chaque récit comporte plus d'une centaine de notes, le dernier en comptant plus de cent quatre-vingts. La seconde, plus récente, ne comporte que le minimum de notes considéré par la traductrice comme essentiel pour suivre confortablement le texte. En fin de compte, malgré la richesse en notes précieuses de la première, nous avons considéré la seconde comme mieux adaptée à notre souci de présenter le livre aux lecteurs français et c'est elle que nous avons retenue comme texte à traduire. Une autre raison importante de notre choix a été le fait que les droits d'auteur du livre de Sim Gyeong-ho sont périmés ; mais comme ses recherches restent toujours d'un grand intérêt, tout en gardant la version de Kim Kyungmi pour texte de base, nous avons parfois eu besoin à propos de tel ou tel détail de consulter son travail de traducteur et ses annotations afin d'éviter certaines ambiguïtés et de mieux faire connaître l'environnement culturel de ces aventures médiévales. En somme, nous avons exploité deux traductions coréennes d'un texte chinois.

Au moment de présenter le livre, il suffit de partir de son intitulé même pour disposer de quelques données importantes permettant de pénétrer dans ces récits. La première moitié du titre de ce livre, Geumo — « tortue d'or » —, désigne le sommet du mont Namsan, situé près de Gyeongju dans le sud-est de la Corée ; le nom du sommet sert à désigner la montagne dans son ensemble, là où justement l'auteur s'est installé le temps d'écrire ce

livre. Il s'y était pour ainsi dire autoexilé, loin de la cour royale de Séoul, à la suite de la grande déception qu'il avait éprouvée lors du coup d'État commis par l'oncle du tout jeune roi qui fit assassiner son neveu en même temps que ses plus fidèles partisans. Considérant que cette suite de malheurs était un outrage à l'idéal confucéen, Kim Shi-seup quitta la capitale, se convertit au bouddhisme et commença une vie solitaire et vagabonde. Ces récits sont supposés avoir été écrits dans un temple bouddhiste du mont Geumo entre 1465 et 1470. Au vu de telles circonstances, on comprend mieux l'arrière-plan tragique des récits et une vision du monde pessimiste : l'écrivain considérait avec intransigeance une réalité qui lui paraissait avec raison injuste ou absurde.

La seconde moitié du titre, *sinhwa*, signifie littéralement « nouvelle histoire » et évoque donc une création pleine d'imagination. Grâce à un poème que notre auteur a composé après avoir lu le *Jiandeng Xinhua* de Qu You (1341-1427), écrivain de la dynastie Ming, on sait qu'il a été inspiré par certains des récits chinois rassemblés dans ce recueil. Dans « Un amour noué grâce au hasard », « Celui qui épia par-dessus le mur » et « Fête au palais du Roi Dragon », on peut découvrir un certain nombre de ressemblances avec des épisodes du livre. Il faut signaler toutefois que les originaux sont des récits courts en prose appartenant à un genre datant de la dynastie Tang alors que, dans *Geumosinhwa*, Kim Shi-seup a mélangé les vers et la prose. Mais par ailleurs, ce genre narratif nommé *chuanqi*, qui signifie « transmettre l'extraordinaire », suggère d'emblée qu'il s'agit de la représentation d'un monde merveilleux où l'on situe, comme on le

voit dans les trois premiers récits, une aventure d'amour fantastique permettant aux amoureux de franchir la frontière entre la vie et la mort, ou alors, comme dans les deux derniers, une expérience surnaturelle où l'on va et vient entre les deux mondes de l'ici et de l'au-delà.

Bien que Kim Shi-seup se soit inspiré de la littérature chinoise comme le faisaient les lettrés de son époque et que cet ouvrage fasse partie de hanmunhak, il est incontestable que son ouvrage appartient de plein droit à la littérature de Corée. Les récits sont traversés par toute l'histoire des Coréens depuis l'Ancien Joseon jusqu'au règne du roi Sejo de la dynastie Joseon sous lequel vécut l'auteur lui-même, en passant par les Trois Royaumes, Balhae et Goryeo, sans parler des événements historiques comme la rébellion des Turbans rouges ou les invasions de pirates japonais, etc., qui tous ont réellement eu lieu. Et puis, les personnages s'appellent de noms coréens, Yang, Yi, Hong, Bak, Han, Choe, Jeong, Yu, Oh ; les villes où ils habitent, les montagnes, les fleuves, les temples qu'ils fréquentent sont tous situés partout en terre coréenne : ce sont des lieux connus dans l'histoire coréenne ou alors ils existent toujours aux mêmes endroits, donnent à voir les mêmes paysages et portent les mêmes noms.

C'est cette évidence massive de la coréanité qui nous a conduits lorsqu'il s'est agi de trancher l'épineux problème de la transcription des noms chinois. Nous avons choisi de respecter le choix de nos traducteurs coréens en conservant la forme coréenne, souvent fort différente du mandarin (par exemple, que le chinois wu soit rendu comme mu n'est pas facile à accepter, même si l'on sait que les deux systèmes linguistiques et les points d'arti-

culatation des deux langues sont passablement éloignés) ; mais songeant aux lecteurs français venus à la lecture de ce livre à partir d'un intérêt pour la Chine plutôt que pour la Corée, nous avons eu à cœur de fournir chaque fois que possible l'équivalent chinois en pinyin. Nous y étions encore plus incités par l'abondance des poèmes dans ces récits : la pression du modèle poétique chinois était telle sur Kim Shi-seup, ses références aux poètes chinois sont si fréquentes que nous aurions trahi son projet littéraire lui-même en ignorant cette dimension.

C'est aussi eu égard à cette importance au moins numérique accordée à la poésie que nous avons pris la liberté un peu inhabituelle — et paradoxale si l'on songe à la différence entre un poème chinois calligraphié et une tirade de Racine — de rendre en vers français les vers coréano-chinois. Nous demandons à notre lecteur une bonne dose d'indulgence pour les cas où la lourdeur relative de l'alexandrin contredirait l'allure primesautière du poème original : tous les peuples n'ont pas la même façon de danser, de chanter, d'être mélancoliques ou joyeux...

Bonne lecture !

Les traducteurs

Table

PRÉSENTATION	7
Un amour noué grâce au hasard	15
Celui qui un jour épia par-dessus le mur	39
Brève rencontre au pavillon Bubyek	67
Dialogue avec le roi Yeomma, dieu de la Mort	89
Fête au palais du Roi Dragon	113
Postface	141
NOTES	143